



Et si l’Orient était plus libre ? Nerval face aux préjugés européens

Ikram AZOUGAGH

Université Mohammed Premier, Oujda – Maroc

azougaghikram@gmail.com

RÉSUMÉ - ABSTRACT

À la croisée du politique, du religieux et du culturel, cet article interroge la construction genrée des savoirs et des rôles sociaux à travers un double prisme historique et géographique : l’Europe du XIX^e siècle et l’Orient tel qu’observé par Gérard de Nerval. Il retrace d’abord les mécanismes d’exclusion éducative imposés aux filles dans les sociétés occidentales, au service d’un ordre patriarcal consolidé par l’alliance de l’Église, de l’État et de la bourgeoisie. En contrepoint, le regard de Nerval sur les femmes orientales déconstruit de nombreux stéréotypes, en soulignant leur visibilité publique, leur autonomie économique et leur rapport au savoir et à l’art. L’article interroge ainsi la circulation des clichés, leur sédimentation dans l’imaginaire collectif et leur influence sur la perception de l’autre sexe ou de l’autre culture. Ces constructions sociales, souvent contradictoires, restent durablement enracinées dans les représentations de la féminité et de l’altérité.

At the crossroads of politics, religion, and culture, this article examines the gendered construction of knowledge and social roles through two overlapping perspectives: nineteenth-century Europe and the “Orient” as observed by Gérard de Nerval. It begins by unpacking the mechanisms of educational exclusion imposed on girls in Western societies, measures that reinforced a patriarchal order upheld by the Church, the State, and the bourgeoisie. In contrast, Nerval’s portraits of Eastern women challenge many prevailing stereotypes, highlighting their visibility in public life, their economic autonomy, and their engagement with learning and the arts. The article then investigates how these stereotypes circulate, take root in the collective imagination, and shape perceptions of the opposite sex or of another culture. These often-contradictory social constructs remain firmly embedded in representations of femininity and otherness.

ARTICLE INFO

Article History:

Received 15 May 2025

Revised 20 August 2025

Accepted 15 November 2025

Available online 3 December 2025

Mots-clés : Éducation ; Femme, Genre ; Nerval ; Orient ; Stéréotypes

Keywords:

Education; Gender; Nerval, Orient; Stereotypes; Woman

To cite this paper (in APA style):

Azougagh, I. (2025).

Et si l’Orient était plus libre ? Nerval face aux préjugés européens.

Francisola, Volume 10(2), 119-126.

<https://doi.org/10.17509/francisola.v10i2.91196>

1. INTRODUCTION

Les rapports entre les sexes ne se réduisent ni à une opposition binaire ni à une donnée biologique fixe. Ils s'inscrivent dans un tissu complexe d'habitudes, de normes et de discours qui varient selon les époques, les milieux et les sociétés. Ce tissage social et symbolique qu'on appelle « genre » ne cesse d'être façonné par des institutions telles que l'école, la famille, la religion ou encore l'État. Le XIX^e siècle occidental, période charnière entre l'inertie traditionnelle et les velléités progressistes, constitue à cet égard un terrain d'observation révélateur. Tandis que l'instruction des filles demeure cantonnée à un rôle domestique assigné, certaines voix, dénoncent cette inégalité structurelle et plaident pour une reconfiguration des savoirs et des rôles sociaux.

De nombreuses recherches ont déjà mis en évidence le lien entre le genre, l'éducation et les représentations culturelles au XIX^e siècle. Parallèlement, les travaux d'Edward Saïd sur l'orientalisme ont ouvert une réflexion critique sur la manière dont l'Occident a construit une image de l'Orient souvent réductrice et biaisée. Ce cadre critique a été prolongé dans l'analyse des discours genrés relatifs aux représentations de l'Autre. Pourtant, rares sont les études qui articulent ces deux dimensions : genre et orientalisme, dans l'œuvre de Gérard de Nerval. Dans *L'Orientalisme*, Edward Saïd souligne que : «Nerval a composé son *Voyage en Orient* comme un recueil de notes de voyage, d'esquisses, d'histoires et de fragments ; on peut aussi bien trouver ses préoccupations orientales dans *Les Chimères*, dans ses lettres, dans certaines œuvres de fiction et dans d'autres écrits en prose.» (2003, p.209) Cette remarque invite à lire Nerval non pas comme un simple relais d'exotisme, mais comme un écrivain qui interroge et parfois déconstruit les représentations dominantes.

Ce va-et-vient entre stéréotypes et contre-récits, qu'ils concernent l'éducation ou la liberté des femmes, permet ainsi de poser la question suivante : comment l'œuvre de Nerval participe-t-elle à une relecture critique des figures féminines et des images de l'Orient, au croisement des enjeux de genre et des constructions culturelles ? Notre étude vise à analyser, à partir de *Voyage en Orient* et d'écrits connexes, comment Nerval confronte les projections européennes aux réalités qu'il observe et dans quelle mesure il ouvre un espace de redéfinition symbolique du féminin et de l'altérité.

2. MÉTHODE

L'élaboration de cet article repose sur une démarche qualitative et interprétative, fondée sur l'analyse textuelle et le croisement des perspectives culturelles. Le travail consiste principalement à examiner la représentation du féminin et la question du genre à travers le prisme du regard nervalien dans *Voyage en Orient*, en confrontant la perception occidentale de la femme à celle véhiculée par les sociétés orientales. L'objectif n'est pas de juger ni de hiérarchiser les cultures, mais d'observer comment les discours littéraires construisent, transmettent ou déconstruisent des stéréotypes encore opérants aujourd'hui.

L'analyse s'appuie sur une lecture rapprochée du texte de Nerval, en sélectionnant des passages révélateurs de son positionnement face à l'altérité et à la condition féminine. Cette approche herméneutique est complétée par une mise en perspective historique et critique, mobilisant des références théoriques issues des études de genre, de la sociologie du discours et de la critique postcoloniale. Elle permet d'éclairer les représentations symboliques du féminin dans un double contexte : celui de la société du XIX^e siècle occidental et celui de l'Orient perçu à travers le regard européen.

Le choix d'une approche comparatiste se justifie par la nature même du texte étudié, situé à la croisée du récit de voyage et de la réflexion anthropologique. Le corpus a été examiné à la lumière des travaux de chercheurs tels que Ruth Amossy, Anne Herschberg Pierrot ou Edward Saïd, dont les analyses des stéréotypes et des rapports de pouvoir entre cultures offrent un cadre conceptuel pertinent. L'étude croise ainsi la lecture littéraire, l'analyse des représentations sociales et une réflexion critique sur la place des femmes dans les imaginaires oriental et occidental. Cette méthode vise à faire émerger la logique interne des discours sur le genre et à montrer comment, chez Nerval, la rencontre de l'Orient et de l'Occident devient un espace de questionnement identitaire et de déconstruction des préjugés.

3. RÉSULTATS ET DISCUSSIONS

3.1. Éducation genrée et condition féminine

3.1.1. *Genre : construction sociale et scolarisation différenciée*

Le concept sociologique et culturel de « genre » se construit en parallèle avec le genre instinctif et biologique de l'être humain ; l'approche genre ne se contente pas de cette construction, elle s'appuie sur l'analyse des relations entre homme et femme en évolution par rapport à des paramètres essentiels : temporel, géographique, politique, social, culturel... Au XIX^e siècle, dans les sociétés occidentales, l'éducation était différenciée selon les sexes, le but principal de l'éducation des petites filles était de former des épouses et des mères idéales. L'éducation des filles devenait alors un enjeu existentiel à la fois pour l'Église et l'État. Au milieu de la bourgeoisie et de l'aristocratie, l'instruction des filles, en dehors de la famille où le rôle de la mère est dominant, reste aux mains des congrégations religieuses. « Les évêques le savent bien : celui qui tient la femme, celui-là tient tout [...] C'est pour cela que l'Église veut retenir la femme, et c'est aussi pour cela qu'il faut que la démocratie la lui enlève » (Ferry, 1898, p.305).

Le développement du capitalisme et la consolidation de l'ordre bourgeois ont renforcé cette répression genrée, qui se traduisait par des inégalités matérielles et éducatives criantes. Les filles issues des classes populaires étaient fréquemment privées d'accès à l'école élémentaire, tandis que l'enseignement secondaire, souvent payant, restait inabordable pour la majorité. Ces inégalités n'étaient pas seulement injustes ; elles étaient aussi contre-productives pour la société tout entière. Plusieurs voix, dont celle de Jules Ferry, dénonçaient cette situation, affirmant que l'égalité d'éducation profitait autant aux hommes qu'aux femmes : « si je réclame cette égalité, c'est bien moins pour vous que pour nous, hommes. » (1898, p.303) Cette contestation s'appuie non seulement sur un souci d'équité, mais aussi sur la conscience que l'exclusion des femmes des savoirs et des sphères intellectuelles constitue un obstacle majeur au progrès collectif. Pourtant, malgré ces appels répétés, les jeunes filles restaient exclues des disciplines essentielles pour accéder au baccalauréat et aux études supérieures. Leur formation, strictement orientée vers les tâches domestiques et les rôles sociaux traditionnels, perpétuait les anciennes croyances d'une société qui, en dépit de ses apparences modernes, demeurait profondément marquée par le poids des traditions patriarcales. L'homme d'État français à l'époque l'a confirmé dans son Discours dans une conférence populaire De l'égalité d'éducation et sur l'enseignement féminin en 1870 :

Aujourd'hui, il y a une lutte sourde mais persistante entre la société d'autrefois [...]. Or, dans ce combat, la femme ne peut pas être neutre ; les optimistes, qui ne veulent pas voir le fond des choses, peuvent se figurer que le rôle de la femme est nul, qu'elle ne prend pas part à la bataille, mais ils ne s'aperçoivent pas du secret et persistant appui qu'elle apporte à cette société qui s'en va et que nous voulons chasser sans retour. (Ferry, 1898, p.304)

À la fin du XIX^e siècle, les revendications féministes s'amplifient progressivement, soulignant que l'émancipation des femmes passe inévitablement par un accès égalitaire à l'instruction, qui dépasse les fonctions limitées de mère et d'épouse assignées par la société. Ce mouvement contestataire s'accompagne d'une remise en cause des dogmes religieux et sociaux qui, sous couvert de protection, maintiennent la femme dans une condition de subordination. Parallèlement, au-delà des frontières occidentales, la condition féminine dans les sociétés méditerranéennes orientales demeure largement comparable, bien que les enjeux s'enracinent dans des réalités culturelles et historiques spécifiques.

3.1.2. *Voix critiques et projets de réforme scolaire*

Avant d'aborder la représentation de la femme orientale chez Nerval, il importe de rappeler que l'inégalité éducative, en France même, constituait déjà un enjeu majeur du débat social et politique du XIX^e siècle. Dans le même contexte, à l'Est de la Méditerranée, les femmes ne sont pas dans une meilleure situation. Gérard de Nerval dans *Voyage en Orient* tente de démystifier la figure féminine en Orient, véhiculée par les stéréotypes de genre, construits sur une contextualisation erronée :

Il existe chez nous un préjugé qui présente les nations orientales comme ennemies des tableaux et des statues. C'est là une vieille récrimination bonne à ranger [...] J'ai eu même l'occasion d'assister à une exposition de tableaux à Constantinople, qui eut lieu pendant les fêtes du Ramazan. (1984, p.825)

La scène de cette exposition met déjà en doute le cliché d'un Orient indifférent aux arts plastiques et suggère, plus largement, qu'un attrait pour la beauté traverse les frontières culturelles. En Orient comme ailleurs, l'être humain se laisse volontiers séduire par tout ce qui est beau ; la peinture et la sculpture en offrent des expressions emblématiques. En parlant des Druses, « les femmes [...] peuvent s'instruire et même s'occuper des arts, ce qui, chez les musulmans est regardé comme la marque d'une condition inférieure. » (Nerval, 1984, p.512) Il s'agit là du regard que la femme porte d'abord sur elle-même, bien avant celui que lui attribue l'homme ; un regard construit par des normes culturelles et sociales profondément ancrées, auxquelles hommes et femmes ont appris à se conformer, renforcées par l'autorité des traditions qui les contraignent toutes deux. Cette autorité est souvent attribuée à la religion, par ignorance ou par résistance ; pourtant, il convient de souligner qu'en Orient, plusieurs religions coexistent harmonieusement :

On a cru longtemps que l'islamisme plaçait la femme dans une position très inférieure à celle de l'homme, et en faisait, pour ainsi dire, l'esclave de son mari. C'est une idée qui ne résiste pas à l'examen sérieux des mœurs de l'Orient. Il faudrait dire plutôt que Mahomet a rendu la condition des femmes beaucoup meilleure qu'elle ne l'était avant lui [...] Du reste, si Mahomet, comme saint Paul, accorde à l'homme une autorité sur la femme, il a soin de faire remarquer que c'est en ce sens qu'il est forcé de la nourrir et de lui constituer un douaire. Au contraire, l'Européen exige une dot de la femme qu'il épouse. (Nerval, 1984, p.792)

Nerval s'est trouvé contraint de recourir à la comparaison en faisant appel aux coutumes de son pays pour tenter de concilier et de réconcilier Occident et Orient, et, à défaut, de remettre en question l'héritage socio-culturel non fondé. « La loi musulmane n'a donc rien qui réduise, comme on l'a cru, les femmes à un état d'esclavage et d'abjection. Elles héritent, elles possèdent personnellement, comme partout, en dehors même de l'autorité du mari » (1984, p.373). En effet, les femmes peuvent hériter comme elles peuvent transmettre leurs biens à leurs héritiers légitimes ; c'est ici le meilleur exemple qu'on puisse donner de l'indépendance économique des femmes. Nerval nous montre ensuite une autre facette de la liberté féminine en Orient, facilement constatée : « D'ailleurs, n'est-il pas encourageant de voir qu'en des pays où les femmes passent pour être prisonnières, les bazars, les rues et les jardins nous les présentent par milliers, marchant seules à l'aventure, ou deux ensemble, ou accompagnées d'un enfant ? » (1984, p.260)

Il s'aperçoit que les femmes orientales n'ont aucune difficulté à accéder aux lieux publics, et que les rues en débordent : « Réellement, les Européennes n'ont pas autant de liberté. » (1984, p.261) Elles peuvent sortir et faire des visites, qu'elles soient seules ou accompagnées : « Le masque et l'uniformité des vêtements leur donneraient en réalité plus de liberté qu'aux Européennes. » (1984, p.372) Presque toutes ces femmes portent le voile par pudeur ; « la plupart tiennent à conserver leur figure voilée ; c'est là le dernier refuge de la pudeur orientale. » (1984, p.272) En comparant les Orientales et les Européennes, Nerval offre une vision complètement différente de celle générée par les préjugés non fondés et décontextualisés ; par la famille, l'école, la société, la religion, la législation et la culture ; « On se demande d'où est né le préjugé si commun encore parmi nous. » (1984, p.792) D'un côté à l'autre, des idées ont été largement diffusées de génération en génération par des voyageurs ou des soldats, à tel point qu'elles sont devenues une évidence, ces clichés et préjugés apparentés à une forme de l'imagination tendent vers une généralisation qui peut parfois être infidèle à la version initiale.

Ce que Nerval nous donne à voir, en creux, c'est l'échec partagé des sociétés à penser la femme autrement qu'à travers les filtres de leurs propres certitudes. En Occident comme en Orient, les discours s'empilent, souvent sans dialogue réel, nourris d'idées reçues plutôt que d'observation sincère. Mais en parcourant les marges, les contradictions et les détails du quotidien, Nerval esquisse un regard moins rigide, plus curieux, qui ne prétend pas trancher, mais interroger. C'est cette interrogation, nourrie d'écarts, de comparaisons parfois déstabilisantes, qui permet d'approcher autrement la condition féminine. Car au fond, ce ne sont pas seulement les femmes qui sont invisibilisées ou réduites à des rôles, mais aussi la complexité des contextes qui les entourent et les

déterminent. Comprendre cela, c'est déjà commencer à sortir des oppositions simplistes. C'est aussi ce que nous tenterons d'éclairer dans la partie suivante, en examinant comment se croisent, s'entrechoquent ou s'éclairent les regards portés de part et d'autre sur les femmes.

3.2. Orient-Occident : Regards croisés

3.2.1. Nerval : critique des stéréotypes bilatéraux

Quand deux mondes s'observent, ils se jugent souvent à travers des filtres déjà posés. En Orient comme en Occident, la figure féminine cristallise ces visions préfabriquées. Nerval, témoin curieux et attentif, capte ces regards croisés. Entre fascination, critique et remise en question, il révèle la mécanique des stéréotypes et interroge ce que chaque culture croit savoir de l'autre. Ruth Ammosy et Anne Herschberg Pierrot distinguent entre les notions de cliché, poncif, lieu commun, idée reçue et stéréotype, qui reflètent la péjoration : « Le stéréotype schématise et catégorise ; mais ces démarches sont indispensables à la cognition, même si elles entraînent une simplification et une généralisation parfois excessives. » (2016, p.28) Elles ajoutent qu' « il est souvent assimilé au cliché lorsqu'on insiste sur sa banalité, son caractère d'automatisme réducteur. » (2016, p.29)

En demandant conseil à un homme égyptien sur le mariage, Nerval cherche à saisir la réalité derrière les représentations culturelles. Il se demande si l'opinion de cet homme, loin d'être une simple remarque personnelle, reflète un stéréotype largement partagé, une « image collective figée considérée sous l'angle de la péjoration. » (2016, p.29) L'homme égyptien ne tarde pas à livrer son point de vue, révélateur de ces clichés durables et réducteurs : « Vos femmes roumis (européennes), elles sont à tout le monde et non à vous ; ces pauvres folles créatures montrent leur visage entièrement nu, non seulement à qui veut le voir, mais à qui ne le voudrait pas. » (Nerval, 1984, p.278) Encouragé par les auditeurs scandalisés, l'homme s'emporte avec un discours aberrant en portant préjudice à la femme européenne ; pour lui, c'est une vérité inculquée qu'il ne cherche pas à vérifier. Il poursuit sa description péjorative :

Mais ce sont des plantes d'hiver, sans couleur et sans goût, des figures malades que la famine tourmente, car elles mangent à peine, et leur corps tiendrait entre mes mains. Quant à les épouser, c'est autre chose ; elles ont été élevées si mal, que ce serait la guerre et le malheur dans la maison. (Nerval, 1984, p.278)

Les représentations culturelles fondées sur des préjugés renforcent le sentiment de méfiance qui existe entre deux cultures différentes, elles peuvent amener les individus à user de la violence verbale ou autre et pourraient causer des conflits gratuitement. Les femmes ont généralement été exclues de nombreuses sphères (politiques, économiques, scientifiques, etc.). Elles étaient principalement responsables de la gouvernance du foyer, de son entretien et de l'éducation des enfants. Elles étaient à la charge de leurs époux après avoir été sous la tutelle de leurs parents, selon l'idéologie patriarcale. En 1877 Victor Hugo écrit au journaliste et féministe français Léon Richer, à l'occasion de la publication de son livre, *La femme libre* :

L'être faible, c'est la femme. Notre société mal équilibrée semble vouloir lui retirer tout ce que la nature lui a donné. Dans nos codes, [...]. L'homme a sa loi ; il se l'est faite à lui-même ; la femme n'a pas d'autre loi que la loi de l'homme. La femme est civilement mineure et moralement esclave. Son éducation est frappée de ce double caractère d'infériorité. De là tant de souffrances, dont l'homme a sa part ; ce qui est juste. Une réforme est nécessaire. Elle se fera au profit de la civilisation, de la vérité et de la lumière. (1876, p.155)

Le récit traite de la condition des femmes orientales, de la polygamie, de l'esclavage, de la position sociale de la jeune fille et de son éducation, à travers la vie quotidienne qu'il a partagée avec les orientaux durant son voyage. Où il est devenu l'Autre en se détachant de son identité subjective, afin d'observer la convivialité des peuples de ces Terres, malgré la variété des religions, des cultures, des coutumes et des langues. En changeant l'angle de vision, tout change, il faut donc prendre conscience de toutes les variables pour former un point de vue impartial et neutre :

Il faut vivre un peu en Orient pour s'apercevoir que l'esclavage n'est là en principe qu'une sorte d'adoption. La condition de l'esclave y est certainement meilleure [...] car l'esclave mécontent d'un maître peut toujours le contraindre à le faire revendre au bazar. Ce détail est l'un de ceux qui expliquent le mieux la douceur de l'esclavage en Orient. (Nerval, 1984, p.316)

Par ailleurs, observateur du moindre détail du paysage oriental qui l'a émerveillé, Nerval ne semble pas vouloir laisser passer un sujet. Invité au premier rang, il participe aux événements festifs comme aux moins festifs : mariages, cérémonies, baptêmes, funérailles. Sur les marchés, il assiste aux ventes d'esclaves qui ne demandent que de vivre en paix. Pour mieux comprendre l'esclavage, il achète la jeune Zeynab ; une musulmane pas très contente d'être adoptée par un chrétien qui, selon elle, pourrait la détourner de sa religion. Les esclaves ne sont pas de simples domestiques chargés des tâches ménagères ; Zeynab refuse catégoriquement de se plier à ce rôle. Nerval s'interroge alors : pourquoi ces esclaves ne se consacrent-elles pas aux travaux ménagers comme le font toutes les femmes du monde ? Il constate cependant que l'esclave est reconnu comme un membre à part entière de la famille, jouissant de droits similaires, y compris le droit d'exiger un changement de maître en cas de mauvais traitement ou d'inconfort. Ce système, bien que fondé sur une réalité douloureuse, semble, aux yeux de Nerval, obéir à une logique sociale propre à l'Orient, où la condition d'esclave diffère radicalement de l'image négative souvent véhiculée en Occident :

La polygamie et l'esclavage sont pour lui seulement des moyens d'éviter de plus grands maux, tandis que la prostitution, cette autre forme d'esclavage, dévore comme une lèpre la société européenne, en attaquant la dignité humaine, et en repoussant du sein de la religion, ainsi que les catégories établies par la morale, de pauvres créatures, victimes souvent de l'avidité des parents ou de la misère. (1984, p.794)

L'Europe et l'Orient ne sont donc pas si différents que l'on croit dans le domaine des relations intimes, certains hommes dans les deux cultures s'entourent de plusieurs femmes, qu'elles soient épouses, esclaves, maîtresses, prostituées...mais encore, faudrait-il qu'ils aient les moyens pour subvenir à leurs besoins aisément :

[...] mais ils aiment mieux, en général, se borner à une épouse légitime et avoir de belles esclaves, avec lesquelles encore, ils n'ont pas toujours les relations les plus faciles, surtout si leurs femmes sont d'une grande famille [...] Mais il s'agit simplement d'avoir ça et là des maîtresses, tout homme riche en Europe a les mêmes facilités. (Nerval, 1984, p.370)

L'évolution sociale a entraîné de nombreux changements sociaux, dont l'attribution du droit de vote aux femmes, la transformation des rôles traditionnels des hommes et des femmes, la remise en question de la suprématie masculine dans la famille, l'entrée massive des femmes sur le marché du travail et la réduction de l'écart entre les revenus des hommes et des femmes. Dans ce contexte, Nerval observe avec une pointe d'humour que :

En Europe, où les institutions ont supprimé la force matérielle, la femme est devenue trop forte. Avec toute la puissance de séduction, de ruse, de persévérance et de persuasion que le ciel lui a départie, la femme de nos pays est socialement l'égale de l'homme, c'est plus qu'il n'en faut pour que ce dernier soit toujours à coup sûr vaincu. (1984, p.506)

C'est dans cette confrontation délicate que s'ouvre une véritable compréhension qui dépasse les clichés pour accueillir l'autre dans toute sa singularité, et qui révèle que la véritable connaissance naît du respect et de l'écoute patiente des différences. Au-delà des stéréotypes figés, il s'agit d'embrasser l'altérité avec humilité, en acceptant que chaque culture porte en elle des réalités complexes et parfois contradictoires, qui échappent aux jugements rapides. C'est cette ouverture, faite de dialogue sincère et d'observation attentive, qui permet de tisser des ponts solides entre des mondes apparemment éloignés, pour finalement reconnaître notre humanité commune.

3.2.2. Vers une modernité féminine en mouvement

L'analyse nervalienne des différences culturelles conduit finalement à une réflexion plus large sur l'évolution du rôle féminin et l'émergence d'une modernité fondée sur la reconnaissance mutuelle. À la fin de la Première Guerre mondiale, les femmes intègrent massivement le monde du travail ; ouvrières dans les usines ou travailleuses agricoles dans les champs, elles occupent ainsi des postes jusque-là considérés comme masculins. Or, dès lors qu'hommes et femmes disposent des mêmes conditions, leur potentiel s'avère comparable ; on peut donc réellement parler d'égalité des chances. Cependant, il ne s'agit pas de concurrence, ni de qui prend la place de l'autre ? Il s'agit de rendre les femmes visibles, en brisant les stéréotypes dans lesquels elles étaient claustrées. La recherche académique et la mémoire collective se tournent aujourd'hui vers les femmes d'exception,

actives et dynamiques, afin de combler le « retard-genre » accumulé au fil des siècles précédents. Dans une conférence donnée en 1972 et publiée plus tard sous le titre d'*Éperons : Les styles de Nietzsche*, Jacques Derrida déclare que la femme doit s'affirmer par elle-même, et qu'elle n'a nul besoin de l'autre pour être estimée à sa juste valeur : « La femme est reconnue... comme puissance affirmative, dissimulatrice, artiste, dionysiaque. Elle n'est pas affirmée pas l'homme mais s'affirme elle-même, en elle-même et dans l'homme. » (1978, p.79)

Le XX^e siècle redonna aux femmes le droit d'accès à tous les métiers, grâce à la stabilité de l'emploi et à l'espoir de promotion sociale. « L'égalité, messieurs, c'est la loi même du progrès humain ! C'est plus qu'une théorie : c'est un fait social, c'est l'essence même et la légitimité de la société. » (Ferry, 1898, p.284) Le XX^e siècle apparaît comme celui qui porte les changements les plus profonds, tant au niveau des lois qu'à celui des idéologies. Il est celui où les femmes accèdent enfin à la « modernité ». Par « modernité », on entend « un mode de civilisation caractéristique, qui s'oppose au mode de la tradition, c'est-à-dire à toutes les autres cultures antérieures ou traditionnelles. » (Encyclopædia Universalis, 2025) Durant ce siècle, la femme est d'abord évoquée sous différentes figures venant exprimer son rôle selon le contexte historique ou social :

C'est encore, une entreprise ardue, butant, comme tout projet qui bouscule des évidences bien installées [...] Cependant, les incertitudes auxquelles se confrontait le projet en faisaient également la force, une fois transformées en hypothèses de travail. Cherchant à déchiffrer - au lieu de prendre pour acquis - ce qu'implique être « homme » ou « femme » dans une culture et un moment historique donnés, les historien(ne)s du genre ont été amené(e)s à s'ouvrir très tôt aux méthodes d'autres disciplines, telle l'anthropologie culturelle, et à explorer leur potentiel heuristique pour une relecture de l'histoire. (Magri & Varikas, 1991, p.4)

Ici, il ne s'agit nullement de justifier les pratiques des sociétés où la tradition patriarcale injuste continue de peser sur les femmes, mais de mettre le point sur la nécessité d'être objectif et d'adopter une prise de position critique envers toutes les représentations culturelles et sociales existantes, parfois handicapantes. Parler des femmes, c'est tenter de faire évoluer les idéologies bien ancrées au sein d'une société discriminante, et c'est admettre qu'elles ont joué un rôle majeur dans le développement de la société tout au long de l'histoire. La réduction des inégalités qui se rapportent au genre sera l'un des enjeux du XXI^e siècle pour un développement en lumière (abstraction faite de genre) qui prend en considération les apports dans tous les domaines de la vie. Nerval rend hommage à la femme à travers la poésie : « Une femme est l'amour, la gloire et l'espérance ; // Aux enfants qu'elle guide, à l'homme consolé, // Elle élève le cœur et calme la souffrance, // Comme un esprit des cieux sur la terre exilé. » (Nerval, 1993, p.779)

Briser les stéréotypes, c'est avant tout se libérer d'un regard qui enferme et déforme, c'est ouvrir un espace où la femme cesse d'être un simple objet d'interprétation pour devenir pleinement sujet de son histoire. Ce n'est ni une course à la revanche ni une lutte contre l'homme, mais une invitation à réinventer ensemble ce que nous appelons la modernité. Celle-ci ne naît pas de l'effacement des différences, mais de leur reconnaissance patiente, dans une écoute qui refuse la simplification et accueille la complexité.

Être actrice de cette modernité, c'est s'autoriser à dépasser les carcans hérités, à déployer sa singularité sans crainte, tout en tissant de nouveaux liens entre passé et présent, entre cultures, entre identités. C'est faire place à une richesse qui ne demande qu'à s'exprimer, loin des clichés figés et des jugements hâtifs. Car c'est là, dans ce fragile mais puissant mouvement, que se dessine l'espoir d'un monde où chacun, femme ou homme, peut s'épanouir librement, dans le respect et la confiance mutuelle. Ce regard d'espoir est parfaitement résumé dans la préface de l'édition 2003 de *L'Orientalisme* :

Selon moi, l'histoire est faite par les hommes et les femmes, mais elle peut également être dé faite et réécrite, à coups de silences, d'oublis, de formes imposées et de déformations tolérées, de telle sorte que « notre » Est, ou notre « Orient », devienne vraiment « nôtre », que nous puissions le posséder et le diriger. Je dois redire que je n'ai pas de « véritable » Orient à défendre. En revanche, j'ai le plus grand respect pour la capacité qu'ont ces peuples à défendre leur propre vision de ce qu'ils sont et de ce qu'ils veulent devenir. (Saïd, p.2)

Les formes de représentation liées au genre ne relèvent pas d'une simple description de la réalité ; elles participent d'un processus actif de construction symbolique, souvent mis au service d'intérêts de pouvoir. Derrière l'apparente naturalité des rôles sexués se dissimule une opération idéologique : celle qui consiste à faire passer pour universelles des normes historiquement situées. Ces normes, transmises par l'éducation, la littérature, les discours savants ou religieux, définissent les contours du masculin et du féminin, tout en excluant ce qui ne s'y conforme pas. Les représentations genrées sont donc des instruments de régulation sociale : elles distribuent la parole, limitent les possibles, assignent des positions dans un ordre qui se veut stable. Les interroger, c'est rendre visible ce qui a été délibérément effacé ou marginalisé, et redonner une voix à celles et ceux que ces récits dominants ont réduits à l'invisibilité ou à la passivité.

4. CONCLUSION

L'observation croisée des systèmes éducatifs et des rôles assignés aux femmes au XIX^e siècle met en lumière une tension persistante entre l'émancipation et l'enracinement idéologique. Qu'il s'agisse des filles privées de savoirs fondamentaux dans l'Occident bourgeois ou des femmes orientales réduites à des images importées et simplificatrices, la question du genre reste prise dans des mécanismes d'exclusion, légitimés par des traditions souvent naturalisées. Nerval, en explorant les marges de ces représentations, ne se contente pas de relater un ailleurs : il déplace le regard, interroge les évidences, et invite à reconsidérer les jugements portés de part et d'autre de la Méditerranée. À la croisée de la littérature de voyage et de la critique sociale, son texte démontre qu'en matière de genre, les écarts culturels dissimulent parfois des parentés plus profondes. Car derrière chaque discours figé sur la femme, qu'il soit occidental ou oriental, affleure un même besoin : comprendre ce qui a été imposé comme naturel, et remettre en cause ce qui s'est transmis comme inévitable.

Historiquement, dans la plupart des sociétés, les femmes, exclues de nombreuses sphères, étaient principalement responsables de la gouvernance du foyer, de son entretien et de l'éducation des enfants. À l'Est de la Méditerranée, dans *Voyage en Orient*, Gérard de Nerval tente de démystifier la figure féminine en Orient, véhiculée par les stéréotypes de genre, construits sur une contextualisation erronée des idées diffusées par des voyageurs ou des soldats devenues évidentes. Nullement l'intention de justifier les pratiques sociétales mais de mettre le point sur la nécessité d'adopter une prise de position critique envers toutes les représentations culturelles et sociales existantes, parfois handicapantes. Parler des femmes, c'est tenter de faire évoluer les idéologies bien ancrées au sein d'une société discriminante, et c'est admettre qu'elles ont joué un rôle majeur dans le développement de la société tout au long de l'histoire. Le XX^e siècle est celui où les femmes accèdent enfin à la « modernité » pour rattraper le « retard de genre » des siècles précédents. La réduction des inégalités liées au genre restera un enjeu majeur du XXI^e siècle.

RÉFÉRENCES

- Amossy, R., & Herschberg Pierrot, A. (2016). *Stéréotypes et clichés : Langue, discours, société*. Paris, France : Armand Colin.
- Derrida, J. (1978). *Éperons : Les styles de Nietzsche*. Paris, France : Flammarion.
- Encyclopædia Universalis. (2025, 19 mai). *Modernité*.
<https://www.universalis.fr/encyclopedie/modernite/>
- Ferry, J. (1898). *Discours et opinions* (Vol. 1). Paris, France : Armand Colin.
- Hugo, V. (1876). *Actes et paroles depuis l'exil* (Vol. 7). Paris, France : J. Hetzel.
- Magri, S., & Varikas, É. (1991). Femmes, genre, histoire. *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 6, 2-4.
- Nerval, G. de. (1984). *Œuvres complètes* (Vol. 2). Paris, France : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Nerval, G. de. (1993). *Œuvres complètes* (Vol. 3). Paris, France : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Saïd, E. W. (2003). *L'orientalisme* (Nouv. éd. rev.; éd. orig. 1978). Paris, France : Seuil.